



Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

21 | Avril 2009

Fictions humanitaires

« Somatographie », ou la possibilité d'une fiction humanitaire

Denis Maillard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/humanitaire/101>

ISBN : 978-2-918362-39-5

ISSN : 2105-2522

Éditeur

Médecins du Monde

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2009

ISSN : 1624-4184

Référence électronique

Denis Maillard, « « Somatographie », ou la possibilité d'une fiction humanitaire », *Humanitaire* [En ligne], 21 | Avril 2009, mis en ligne le 12 octobre 2009, consulté le 24 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/101>

Ce document a été généré automatiquement le 24 octobre 2022.

Tous droits réservés

« Somatographie », ou la possibilité d'une fiction humanitaire

Denis Maillard

- 1 **Disons-le nettement : au commencement était la déception... Après quarante ans de vie mouvementée, l'action humanitaire et son apparent potentiel romanesque n'ont pas été saisis par la fiction ! Ou si peu. La fiction traitant de l'action humanitaire reste majoritairement le fait d'anciens volontaires qui racontent désespérément leurs tourments et leurs aventures intérieures. Rien de bien humanitaire en somme... C'est de ce constat et de cette amertume liée que sont nées l'idée du dossier de cette revue et les remarques qui jalonnent le présent article.**
- 2 On a pu lire, bien sûr, *Les Causes perdues* de Jean-Christophe Rufin, écrivain certes, mais humanitaire au départ. On peut, bien entendu, penser à *Frontières* de Sylvie Brunel. Cependant, le roman à clés, à thèmes ou à thèses de cette professionnelle de l'humanitaire, ancienne présidente démissionnaire d'Action contre la Faim, tend à éclipser la littérature au profit d'une critique à peine voilée du milieu et de ses acteurs. Il y eut plus récemment *Barnum* de Pierre Brunet ou encore *La Méprise humanitaire* de Laurent Bucchini. Toutefois, les livres de ces anciens volontaires sentent trop leur catharsis pour qu'on puisse parler « d'œuvres ». Jacques Lebas, ancien président de Médecins du Monde, a pour sa part collaboré au scénario de *Port Djema* d'Eric Neuman. Las, l'aventure du long-métrage a tourné court... Bref, voilà toujours et encore les membres du personnel humanitaire qui recourent à la fiction sans arriver pourtant à prendre à bras-le-corps le sujet lui-même : que faire de la souffrance humaine et des tentatives charitables d'y mettre un terme ? Que peut la fiction en ce domaine ?

La fiction détourne une certaine imagerie officielle

- 3 À propos d'un sujet qui sature la réalité (violence, précarité, souffrances...), où pourrait commencer la fiction ? En d'autres termes, la réalité, dans toute son horreur, ne dépasse-t-elle pas toute fiction possible ? C'est ce que prétendent précisément, dans les

ONG, les professionnels de la communication. L'image stéréotypée de l'action humanitaire telle qu'elle est définie par les spécialistes du marketing pourrait se résumer ainsi : « *Le volontaire humanitaire s'interpose entre le mal et la victime et tout cela finit bien...* » Tout le réel tient dans cette phrase. Le programme des fictions dont nous venons de parler semble être alors de « détourner » les belles histoires fournies par la communication et le marketing pour retrouver une réalité humaine derrière le réalisme supposé du cliché. Il peut s'agir aussi, et pourquoi pas, de dénoncer l'image d'Épinal, de tendre un miroir déformant (c'est-à-dire réaliste) à des organisations qui s'estiment dépositaires du Bien et qui sont tout bonnement humaines. « Humaines » signifiant, ici, corruptibles aux bons sentiments et aux ambitions inavouées, antagonistes, contradictoires, dures à vivre, etc. En se centrant, dans la plupart des cas, sur les volontaires, leurs psychologies, leurs histoires intimes, la fiction détourne, en effet, une certaine imagerie officielle. Pour les auteurs dont nous venons de parler, les « humanitaires » ne sont pas des superhéros. Ils ne sont, après tout, que des « personnages » qui vont de désillusions en désenchantements et se heurtent à leurs limites et à celles de leur pratique. La fiction, comme sport de combat, en lieu et place de la sociologie ou éventuellement de la psychanalyse ?

- 4 Les fictions nous présentent des aventures intérieures qui n'ont que peu à voir avec l'action humanitaire elle-même. L'action de solidarité n'est finalement plus le sujet de la fiction, mais son décor. Cette manière de raconter renforce, paradoxalement, une certaine imagerie doloriste qui voudrait que la confrontation au malheur des autres permette de se retrouver soi-même, de faire le point sur ses valeurs, le sens de sa vie et de mieux « cultiver son jardin ». On n'est effectivement pas très éloigné de *Candide* avec ces volontaires, vieux chevaux de retour, revenus de leurs missions et de tout... Gageons qu'un Voltaire moderne ne ferait pas voyager son héros dans les désastres du monde (tsunami en Asie du Sud-Est ou guerre civile dans les Balkans) drapé dans l'uniforme d'un militaire enrôlé de force, mais sous le T-shirt logotypé d'un jeune humanitaire engagé volontaire. Mais par-delà les siècles, la solution reste identique : la souffrance des autres et du monde ne ramenant qu'à soi-même, il n'y a donc qu'à cultiver son jardin. Derrière l'apparence d'une aventure plus ou moins glorieuse et parfois dangereuse, l'humanitaire, au bout du compte, se résume pour tous ces « personnages » à une aventure intérieure, un voyage au bout de leur propre nuit. C'est le sens de la déception dont nous parlions.

Comment décrire Tintin qui aurait lu Céline ?

- 5 Comme l'ont remarqué Thierry Pech et Marc-Olivier Padis dans *Les Multinationales du cœur*, on a pu peindre l'action humanitaire comme un monde à part, conjuguant à lui seul tous les traits de l'héroïsme moderne. Le désintéressement, l'indignation, le volontarisme, l'indocilité à tous les pouvoirs, l'impatience au changement, la prise de risque et la fidélité à quelques valeurs universelles... Malheureusement, la fiction peine à rendre les particularités de ce « monde à part » en souhaitant témoigner, en même temps, du contexte où se déroule l'action et de l'évolution toute intime des personnages. Comment, en effet, décrire Tintin qui aurait lu Céline ? La candeur et la désillusion...
- 6 Mais n'y a-t-il pas tromperie sur la marchandise ? On ouvre un livre en croyant découvrir les aventures d'un Tintin humanitaire et on se retrouve en compagnie de

Bardamu ! Le choc serait acceptable si le héros du *Voyage* de Céline montrait quelques velléités d'aider son prochain. Las ! Bardamu c'est l'anti-Dunant : sur le champ de bataille, c'est chacun pour sa gueule. Pas une once d'humanité. Il faut d'abord sauver sa peau... Bien entendu, la comparaison est outrée, mais elle est féconde : que cherche donc à décrire une fiction sur l'humanitaire ? La manière dont les volontaires vivent l'aventure sur un plan subjectif ou, à l'opposé, la façon dont ces mêmes individus endossent un rôle dans le malheur des autres et celui du monde ? L'un et l'autre choix sont possibles. Ils recèlent pourtant des écueils symétriques.

- 7 *La Modification* de Michel Butor, ouvrage-manifeste du nouveau roman, traitait des métamorphoses intérieures d'un personnage lors d'un voyage en train. On assiste un peu à la même expérience dans *Les Causes perdues* et plus encore dans le film *Port Djema* : on vit à l'intérieur d'un personnage qui se modifie peu à peu et se déniaise par rapport à son propre sentiment d'humanité. La guerre qui fait alors rage dans la Corne de l'Afrique n'est plus que prétexte à mettre en scène les tourments d'un Occidental en proie au doute existentiel. Les populations locales ou tout simplement les victimes qu'on est censés aider n'apparaissent pas : on n'a plus besoin d'elles...
- 8 D'un autre côté, les œuvres qui s'en tiennent au décor et à la description de l'action (la guerre, le danger, la peur, etc.) tombent rapidement dans une sorte de « SAS humanitaire » (un zeste d'action, un zeste de compassion, un zeste de géopolitique, un zeste de sexe, etc.) qui n'apporte rien au lecteur. Dans un cas comme dans l'autre, en incarnant uniquement l'action humanitaire dans des personnages de volontaires, la fiction peine à rendre compte de ce qui fait le propre de l'expérience humanitaire.
- 9 L'action humanitaire n'étant pas *a priori* un mauvais sujet et en excluant le fait qu'elle n'aurait été prise en charge que par de mauvais auteurs, il nous faut bien trouver des explications autres à ce rendez-vous manqué avec la fiction ! Elles sont, à notre sens, de trois ordres.

Il n'existe pas (encore) de grammaire du roman humanitaire

- 10 Les vieilles dames anglaises le savent bien : il n'est pas nécessaire d'avoir appartenu à Scotland Yard pour écrire des romans policiers. Fantaisie et imagination suffisent... Ce constat n'est malheureusement pas opérant en ce qui concerne la fiction traitant d'humanitaire. À l'exception notable du livre *ONG!* de Iegor Gran, il existe peu de romans écrits par des non-humanitaires. C'est un domaine réservé à ceux qui y sont passés, ceux qui ont vécu l'aventure, qui savent de quoi ils parlent, qui ont des choses à dire, bref qui portent des morceaux de la vraie croix à offrir aux fidèles... Malheureusement, on l'a vu, les histoires tournent en rond : on s'ennuie, Mesdames et Messieurs les auteurs !
- 11 Cette situation tient, pour une bonne part, à l'absence d'une grammaire fictionnelle adaptée aux situations humanitaires : quelles sont les règles à respecter pour intéresser le lecteur ou le spectateur ? Comment typer les personnages ? Quelles sont les tensions dramatiques ? Bref, le roman humanitaire n'est pas un genre en soi. Il lui manque encore son Agatha Christie... Dans l'hypothèse d'un effet retard, il n'y aurait donc qu'à attendre : après tout, la police existait bien avant les romans policiers !

- 12 L'explication est un peu courte, on le sent bien. Ne faudrait-il pas après tout, que les artistes se saisissent de l'action humanitaire comme d'un sujet à part entière et non pas comme d'une cause au service de laquelle ils mettent leur notoriété. Où se trouve-t-elle l'ONG qui demain demandera à des écrivains reconnus de la prendre pour sujet, sans retenue ? Où est-elle celle qui organisera un concours de scénarii pour une série de télévision (ou de web tv) ? Il ne s'agirait pas de reportages dans lesquels l'artiste remplacerait le journaliste et surtout pas du simple convoyage de quelques « gros bonnets » littéraires sur une mission pour ensuite diffuser les photos dans le journal destiné aux donateurs, à côté de celles avantageusement divulguées dans la presse *people*. Non, de vrais romans, de vraies nouvelles, de vrais textes ! Autrement dit, de la fiction sortie de l'imaginaire d'auteurs au sens plein du terme. Voilà qui aurait au moins le mérite de renouveler l'image et les clichés sur l'humanitaire.
- 13 Il est également possible de se demander si l'effet retard dont on vient de parler n'est pas dû, en réalité, à une autre cause. Une cause qui tiendrait à la nature même de l'action humanitaire : celle-ci se tient en dehors de la fiction car elle se situe à la lisière de l'Histoire. Expliquons-nous.

L'Histoire est souvent l'impensé de l'action humanitaire

- 14 Historiquement, les grandes fictions (pensons à *La Chartreuse de Parme*, *Guerre et Paix* ou *Voyage au bout de la nuit*, etc.) sont arrivées à prendre à bras-le-corps à la fois l'aspect romanesque et l'aspect historique de la réalité. C'est l'Histoire qui était matière à histoires. Aujourd'hui, la fiction française semble désertier l'Histoire. Elle peut se mouvoir dans l'espace de la mémoire, plus rarement dans l'Histoire. Au-delà de la fiction, c'est toute la société française qui est embarquée dans cette aventure de « dé-historicisation » : quelle est notre place dans l'enchaînement des temps ? La place de la France ? Celle des *French doctors* ?
- 15 On a pu montrer ailleurs que l'humanitaire pouvait être décrit comme une tentative de marier la France avec l'Histoire, une Histoire qui s'écrirait désormais dans le sens des droits de l'Homme : en s'interposant entre le mal et ses victimes, le médecin humanitaire offre ainsi aux habitants de ce pays la possibilité d'habiter cette « certaine idée » qu'ils se font d'eux-mêmes. La France, pays des droits de l'Homme, haussée au-dessus de sa simple géographie par la grâce du sans frontiérisme ?
- 16 Tentative de marier la France avec l'Histoire, certes, mais tentative un peu folle. Car n'est-elle pas dans la nature même de l'humanitaire cette incapacité à « faire l'Histoire », à n'arriver qu'après coup, pour soigner ? L'humanitaire n'est pas là pour combattre l'injustice dont l'Histoire accouche ni faire bouger les lignes qu'elle dessine. Le romantisme de la guerre d'Espagne, où les belles âmes et les vrais héros s'enrôlaient dans les Brigades internationales n'a rien à voir avec le réalisme de la guerre en ex-Yougoslavie, quand on se contente de voir Sarajevo mourir « en plus ou moins bonne santé » sous les bombes serbes. Les volontaires ne font que humer le parfum de l'Histoire sans l'inventer eux-mêmes. En parodiant une formule célèbre, on pourrait presque dire que les humanitaires ne font pas l'Histoire, même s'ils connaissent fort bien l'Histoire qui se fait à côté d'eux !

- 17 De plus, le temps de narration de l'humanitaire est le présent de l'indicatif, un présent trop souvent – et pour cause – sans profondeur historique : d'une manière générale, c'est bien plus la souffrance que la cause de la souffrance qui préoccupe les ONG : « *Montre-moi ta souffrance, je te dirai qui tu es* »... Quarante ans après la naissance de l'humanitaire moderne, parler sociologie, histoire ou ethnologie reste souvent inapproprié.
- 18 On aperçoit bien à quelle difficulté sont confrontés les auteurs. Elle réside alors dans le choix du « sujet » : non pas la guerre ou l'Histoire dans le cas des fictions humanitaires, mais précisément ses à-côtés, les volontaires et leurs tourments d'individus occidentaux. Ceux qui regardent l'Histoire se faire, ceux qui arrivent « trop tard »... Voilà pourquoi, du même coup, les fictions sont un peu « décevantes » par rapport au décor où elles prennent place : l'Histoire est en toile de fond, mais ce n'est précisément pas le sujet. C'est particulièrement vrai, par exemple, dans *La Méprise humanitaire*, le roman de Laurent Bucchini. À un moment du récit, le héros, un jeune médecin idéaliste confronté au drame rwandais, se demande s'il doit ou non rejoindre l'armée tutsie qui engage le combat contre les génocidaires. Le choix est alors celui-ci : soit il prend les armes et entre dans l'Histoire, soit il reste en lisière dans une aventure personnelle qui ne peut-être qu'une aventure humanitaire. Il choisira la prudence et finira dans un petit village congolais, seul médecin à des kilomètres à la ronde, mais heureux de « cultiver son jardin ». Malraux ou le Dr Schweitzer ? Teruel ou Lambarena ? Le choix n'est pas simple, mais l'époque semble avoir tranché. L'humanitaire triomphe, la fiction s'épuise...
- 19 L'humanitaire serait alors peut-être moins affaire de fictions que de récits et de témoignages ou tout simplement un tremplin vers d'autres romans comme semblent l'indiquer la démarche et le destin de Jonathan Littel.

La question du corps

- 20 L'exemple de Jonathan Littel et de son roman *Les Bienveillantes* est doublement éclairant pour notre propos. Tant qu'il était un volontaire humanitaire, Littel, pourrait-on dire, est resté lui aussi aux marges de l'Histoire, cantonné au Purgatoire. Mais c'est comme romancier d'une autre histoire, non humanitaire celle-là, qu'il a enfin pris l'Histoire « à bras-le-corps ». Et l'expression n'est en rien galvaudée car c'est bien du corps dont il s'agit dans ce roman.
- 21 À la suite d'Aristote, en effet, on a toujours considéré – la théologie en premier lieu – que « l'âme est la forme du corps ». « *L'âme est en somme tout ce qui est, l'âme est la forme de toute forme* » dira même Joyce dans les premières pages de son *Ulysse*. Détruire un corps, c'est donc le nier en tant qu'âme. Dans *Les Bienveillantes*, les Allemands ont un corps. Celui du héros, Max Aue, est sans âme, c'est un corps qui dérape, sans cesse soumis à des pulsions. Rien ne nous est d'ailleurs épargné concernant ces dérèglements de la chair : l'inceste, les diarrhées, les vomissements, la trépanation, le parricide, jusqu'au nez d'Hitler que Max tord violemment dans les dernières pages du livre (dans une autre version, il mord carrément l'appendice nasal du Führer...). Et on ne compte pas les scènes de massacres dont celle particulièrement éprouvante de la fosse de Babi Yar à Kiev où, à l'instar du lecteur, le héros est lui-même pris de vertige.

- 22 Dans ce roman a-humanitaire, où les bourreaux incarnent le corps, les victimes – les juifs – sont porteuses d'une âme (une culture, la connaissance et le don des langues, talent pour la musique...). C'est le sens de l'insistance de Littel sur la question des langues caucasiennes. Au-delà de la folie administrative qui doit déterminer si telle langue est d'origine hébraïque pour décider si le peuple qui la pratique doit être exterminé ou non, il s'agit aussi d'insister sur la richesse de la culture et de l'histoire juives. Mais ces âmes perdent leurs corps : on les exécute, on les gaze, on les extermine... Il s'agit avant tout de les nier en tant que corps... *Les Bienveillantes* est ce grand roman de la négation du corps des victimes. Un antiroman humanitaire en somme : personne n'est là pour s'interposer entre les unes et les autres.
- 23 Sans le savoir, ou peut-être en parfaite connaissance de cause, Jonathan Littel dessine en creux ce que pourrait être le programme humanitaire de la fiction. Finie la valse hésitation entre la subjectivité et le romantisme guerrier, il est temps de se saisir de la question du corps afin de redonner un visage humain aux victimes, de les remettre dans leur corps et dans leur histoire. Mais n'est-ce pas, après tout, le programme de la littérature en général. Tenter de faire ce qu'on pourrait appeler, d'un néologisme, une « somatographie », une écriture du corps.
- 24 Ici, le sens de l'expression « fiction humanitaire » se transforme. Il ne s'agit plus de parler des organisations ou des volontaires, mais de donner une dimension humanitaire (ou peut-être tout simplement humaine) à la fiction. Passer de l'interposition à l'interprétation et redonner un sens à la souffrance du point de vue des victimes. Les sortir de leur anonymat de victimes en les rendant à leur corps. L'humanitaire de la littérature est donc à l'opposé du geste – de *la geste* – humanitaire. Préoccupé par le plus grand nombre, il tend à rendre les victimes interchangeables. Il s'agirait, alors pour la littérature, de gommer les humanitaires, de se centrer sur les victimes, les bénéficiaires, le corps et le visage de ces personnes. Et il ne s'agit, en aucun cas, de bons sentiments, seulement de la réalité transcendée par la fiction...

RÉSUMÉS

Disons-le nettement : au commencement était la déception... Après quarante ans de vie mouvementée, l'action humanitaire et son apparent potentiel romanesque n'ont pas été saisis par la fiction ! Ou si peu. La fiction traitant de l'action humanitaire reste majoritairement le fait d'anciens volontaires qui racontent désespérément leurs tourments et leurs aventures intérieures. Rien de bien humanitaire en somme... C'est de ce constat et de cette amertume liée que sont nées l'idée du dossier de cette revue et les remarques qui jalonnent le présent article.

INDEX

Mots-clés : Action humanitaire, Communication, Fiction, Organisation Non Gouvernementale (ONG), Représentation, Témoignage